



La solde de l'armée.

Washington, 25 juillet.—Le major Shiffen s'embarquera à New York sur l'olive avec trois officiers payeurs. A leur arrivée à Santiago ces officiers commenceront le paiement de la solde aux troupes. Ils seront rejoints par d'autres officiers payeurs qui les aideront à compléter le paiement de l'armée du général Shafter et des lesquels ils se rendront ensuite à Porto-Rico pour payer les troupes du général Miles.

La question plutôt intéressante est celle de la solde des troupes. Dans une dépêche le général Shafter demandait l'envoi de billets de banque et de monnaies d'or à Santiago, attendu que les marchands de cette ville refusent d'accepter les dollars d'argent américains à leur valeur, et ne les acceptent qu'à cinquante cents comme les dollars mexicains ou de l'Amérique du Sud.

M. Stanton, l'officier-payeur général, a l'intention de n'envoyer qu'aussi peu d'argent que possible. Il n'en aura que des monnaies divisionnaires. Ce refus d'accepter l'argent américain a causé une grande indignation, et on suggère au secrétaire de la guerre de faire expulser de tout territoire sur lequel flotte le drapeau américain tout négociant qui refusera d'accepter l'argent américain à raison de cent cents au dollar.

On ne sait pas si des ordres à cet égard ont été envoyés au général Shafter, quoiqu'on ait suggéré de ne pas permettre de déprécier les monnaies américaines dans les pays occupés par nos troupes. On suppose que ce refus est causé par le long usage des dollars mexicains et de l'Amérique du Sud, qui n'ont jamais été reçus qu'à moitié de leur valeur indiquée.

Mme HOBSON.

Atlanta, Géorgie, 25 juillet.—Mme Nellie Hobson, mère du lieutenant Hobson, est arrivée aujourd'hui à Atlanta pour visiter son fils, M. John N. Hobson.

Mme Hobson espère voir le lieutenant à Atlanta avant qu'il ne reprenne son service à Santiago.

Retour du lieutenant-colonel Egbert au fort Thomas.

Cincinnati, Ohio, 25 juillet.—Le lieutenant-colonel Egbert, du sixième régiment d'infanterie, est arrivé aujourd'hui au fort Thomas, Kentucky, de l'hôpital de Bellevue, N. Y., où il a été soigné pour des blessures reçues devant Santiago.

Le lieutenant-colonel Egbert était en garnison au fort Thomas quand son régiment reçut l'ordre de se rendre à Tampa et, de là, à Santiago de Cuba. Il a été l'objet d'une réception enthousiaste à Cincinnati et, plus tard, au fort Thomas, où ses amis l'attendaient.

A part une grande fatigue le lieutenant-colonel a parfaitement supporté le voyage.

La fièvre typhoïde.

Cincinnati, Ohio, 25 juillet.—Le soldat Walter Lee de la compagnie G du neuvième régiment des

volontaires de la Géorgie, est mort aujourd'hui de la fièvre typhoïde à l'hôpital militaire du fort Thomas, où il était arrivé du sud vendredi dernier. La maladie l'avait attaqué au camp de Chickamauga.

La fièvre jaune à Santiago.

Washington, 25 juillet.—Le bulletin suivant a été affiché au département de la guerre à 9 heures 25 du soir :

Santiago, 25 juillet. A l'adjutant général des Etats-Unis, à Washington. Nombre de volontaires cas de fièvre jaune, environ 400. Au moins 450 hommes ont repris le service.

Malgré ces chiffres la situation semble quelque peu améliorée. Le sergent J. Lannon, de l'escadron C du troisième régiment de cavalerie, est mort de la fièvre jaune à Siboney.

Signé : SHAFTER, Major général commandant.

AU FORT McPHERSON.

Atlanta, Géorgie, 25 juillet.—Martin Welsh, soldat de la compagnie G du 11e régiment d'infanterie, et G. M. Wilson, musicien de la compagnie K du deuxième des volontaires de l'Ohio, sont morts aujourd'hui de la fièvre typhoïde au fort McPherson.

Le cas de l'"Olinde Rodriguez".

New York, 25 juillet.—M. Bocande, directeur général des lignes de navigation françaises, a exprimé aujourd'hui une grande indignation au sujet de la saisie du paquebot-poste "Olinde Rodriguez" par un navire de guerre américain à neuf milles de San Juan de Porto-Rico, dans son voyage de Hayti à St-Thomas, ne devant pas toucher à aucun point de l'île de Porto-Rico.

M. Bocande s'est exprimé ainsi : C'est outrageant de la part des Etats-Unis de saisir un navire allant directement de Hayti à St-Thomas et ne devant pas toucher à Porto-Rico. Un équipage de prise a été placé à bord de ce navire, qui a été conduit à Charleston, Caroline du Sud, avec les passagers pratiquement prisonniers. Un retard dans le service de la maille en résultera.

Achat d'un bassin à flot.

Washington, 25 juillet.—M. Endicott, chef du département des chantiers de marine et des docks, revient de New York où il a réussi à arranger l'achat d'un bassin à flot par le gouvernement. Ce bassin peut recevoir des bâtiments de 2,200 tonnes de déplacement. Il pourra être utilisé pour la plupart des canonnières de la flotte de Sampson et de nombreux bâtiments auxiliaires. Il est tout d'une pièce et peut, conséquemment, être facilement remorqué au point le plus convenable pour le service de la flotte. Il sera d'abord conduit à Key West, où les fonctionnaires de la marine ont choisi un endroit convenable en eau profonde connu sous le nom de Port Mc Master, à une courte distance de la ville. Le bassin sera envoyé à cet endroit aussi promptement que possible.

Les Soldats ont chanté "God Save the Queen."

A Tampa, Fla. — Un jour, les soldats américains ont fait une chose qui en eux-mêmes n'est pas nouvelle, mais qui a été faite à cet endroit pour la première fois, c'est qu'ils ont chanté "God Save the Queen" en l'honneur de l'anniversaire de naissance de la reine Victoria. Il est vraiment étonnant de voir comme le sentiment a changé depuis que l'Angleterre a ouvert ses portes aux sympathies pour les Etats-Unis, depuis qu'ils sont en guerre avec l'Espagne. Les changements radicaux dans les relations des nations, ne sont pas seulement des faits remarquables, mais ils sont aussi des faits qui ont changé les sentiments et les habitudes de la nation. Il est si facile de reconnaître leurs forces dans les pas de ces hommes, que de se méprendre, qui guérit presque toute maladie prenant sa source dans un estomac en désordre.

MORT D'UN MILLIONNAIRE.

Battle Creek, Michigan, 25 juillet.—W. P. Merrill, un millionnaire de Milwaukee, un des plus anciens résidents de cette ville, est mort aujourd'hui à Battle Creek d'une maladie de cœur, pendant une visite à son fils, D. L. Merrill. Il était âgé de 82 ans.

La répartition des nouveaux bons.

Washington, 25 juillet.—Une note du département du Trésor établit que les bons de l'emprunt populaire du gouvernement seront distribués entre trente mille personnes environ.

Toutes celles qui ont souscrit \$4,500 ou moins recevront la quantité de bons qu'elles ont demandée. Le premier envoi de nouveaux bons a été fait aujourd'hui.

Tentative criminelle de vagabonds.

Louisville, Kentucky, 25 juillet.—Cinq vagabonds dont les noms sont inconnus ont été enfermés dans la prison de Glasgow Junction, sous l'accusation d'avoir tenté de faire dérailler le train de voyageurs numéro 4 de la compagnie de Louisville et Nashville qui doit arriver à Louisville à midi 25.

A un demi mille environ de Glasgow Junction un ouvrier de la voie a trouvé une des plaques de fer qui l'on place sous les rails pour les relier. Cette plaque était placée sur un rail et attachée assez fortement pour faire calibuter le train.

L'ouvrier est retourné sur ses pas et a donné le signal de danger. Le détective C. W. Williams, de la compagnie de Louisville et Nashville, a été notifié et s'est mis en campagne. Il a appris que le conducteur d'un train de marchandises avait débarqué cinq vagabonds entre Glasgow Junction et Cave City. Il a aussitôt rassemblé quelques ouvriers et est parti avec eux sur un wagon à bras. Les cinq vagabonds ont été arrêtés et ramenés à Glasgow Junction.

Le ballon militaire.

Washington, 25 juillet.—Le service des signaux a réussi à retrouver sur le champ de bataille de Santiago les tubes desquels a été tiré le gaz hydrogène pur qui a servi au gonflement du ballon militaire.

Ces tubes sont arrivés avec le ballon à Tampa par le vapeur Adria. Les tubes vont être incessamment rechargés et renvoyés aussitôt à Porto-Rico avec le ballon pour la campagne du général Miles. Ce ballon a été, dit-on, une grande utilité dans la campagne autour de Santiago, et on pense, d'après la nature du terrain dans l'île de Porto-Rico, qu'il pourra y être utilisé avec avantage.

Le rapport de l'amiral Sampson sur la destruction de la flotte de Cervera.

Washington, 25 juillet.—On annonce aujourd'hui au département de la marine que le rapport si longtemps attendu de l'amiral Sampson sur la destruction de la flotte de Cervera, ainsi que les rapports adjoints du commodore Schley et des capitaines de l'escadre, sont arrivés à Washington.

On suppose qu'ils ont été apportés par le capitaine Sigbee, du croiseur auxiliaire St-Paul, qui est arrivé vendredi dernier à New York.

L'intention du secrétaire de la marine est de publier ces rapports en extenso.

Hommage à l'amiral Dewey.

Washington, 25 juillet.—Le secrétaire Long a envoyé aujourd'hui à l'amiral Dewey la résolution con-

jointe par laquelle le Congrès a exprimé ses remerciements pour la victoire remportée à Cavite.

La résolution est magnifiquement imprimée et a pour préface une attestation formelle de son authenticité par le secrétaire d'Etat Day. Le tout est enfermé dans une couverture en cuir de Russie richement ornée.

Il est à remarquer que dans sa lettre le secrétaire Long fait allusion à une lettre par laquelle le secrétaire d'Etat, complimentant l'amiral Dewey de la direction qu'il a donnée aux affaires depuis la grande victoire navale, donne une preuve évidente de la satisfaction causée aux autorités par les talents diplomatiques montrés par l'amiral.

La lettre du secrétaire Long est ainsi conçue : Département de la Marine. Washington, 25 juillet 1898.

Monsieur. Le département de la marine a reçu du secrétaire d'Etat une copie certifiée de la résolution conjointe par laquelle le Congrès vous adresse ses remerciements, ainsi qu'aux officiers et aux hommes de votre escadre, pour vous être transmis.

Avec la copie de la résolution conjointe le département de la marine a reçu du secrétaire d'Etat une lettre demandant que vous soit transmise sa haute appréciation de votre caractère comme officier de la marine, ainsi que du bon jugement et de la prudence que vous avez montrés depuis la date de votre grand exploit, quand vous avez détruit la flotte espagnole.

Je me fais grand plaisir de vous faire part de cette appréciation, et je me joins sincèrement, au nom du département de la marine et personnellement aux éloges du secrétaire d'Etat.

Tres respectueusement. Signé : JOHN D. LONG, Secrétaire.

Au contre-amiral George Dewey, commandant en chef des forces navales des Etats-Unis dans les eaux asiatiques.

La famine à Guantanamo.

Baie de Guantanamo, 24 juillet.—Cet appel lamentable vient d'être adressé par les habitants affamés de Guantanamo au contre-amiral Sampson :

Honorable monsieur, Les cubains, vieillards, femmes, enfants habitant la ville de Cienfuegos et ses environs, meurent de faim. Tous les hommes jeunes sont au champ d'honneur avec les troupes Cubaines, et n'ont ni chaussures ni nourriture.

Toutes les provisions dans notre ville sont au pouvoir des Espagnols. Les cubains ne peuvent obtenir un morceau de pain, attendu qu'il est nécessaire d'expédier tout au camp. Notre situation est terrible. Honorable monsieur, si vous ne venez pas bien vite avec votre flotte à notre secours, ne vous en prenez pas vite de cette ville, nous sommes perdus.

Nous vous prions de hâter vos opérations. Cinq mille vieillards, enfants et femmes, mourront de faim dans cette ville. Quelques-uns de ces vieillards ont quatre ou cinq fils qui combattent pour la liberté de leur pays. Telle est notre situation. Horrible situation. Si le grand peuple Américain n'accourt bien vite à notre aide nous sommes perdus. Pour l'amour de Dieu venez vite.

Rien ne peut être fait pour la population de Cienfuegos avant la prise de la place, qui n'aura pas lieu d'ici quelque temps.

Envoi du premier régiment de la Floride à Porto-Rico.

Tampa, Floride, 25 juillet.—On a appris cette après-midi au quartier-général que le premier régiment de la Floride reviendra de Tampa dans quelques jours et s'embarquera à destination de Porto-Rico.

Le capitaine Morgan est parti ce soir pour Porto-Rico.

DERNIERE HEURE.

Au Mexique.

Mexico, Mexique, 25 juillet.—D'après une rumeur répandue dans l'état de Vera Cruz l'assassinat du planteur Américain Reed a été l'œuvre de réfugiés cubains agissant par vengeance. L'affaire sera éclaircie.

La colonie américaine dans cette partie de l'état de Vera Cruz a poursuivi une carrière pacifique, et ce crime a troublé la tranquillité régnant depuis longtemps.

Les droits de douane perçus pendant le mois de juin ont dépassé de plus de deux millions de dollars les estimations. Les recettes de timbres sont également très fortes.

Pendant la dernière année fiscale la production de l'or dans le pays a été plus forte que jamais auparavant.

Toutefois, les rapports complets ne sont pas encore publiés.

Avertissements aux prêtres espagnols.

Vienne, Autriche, 26 juillet.—D'après une dépêche spéciale de Rome, le Vatican a donné au nonce du pape à Madrid l'instruction de menacer de peines sévères tout prêtre qui favoriserait des intrigues carlistes ou anti-dynastiques.

Conditions de paix.

Londres, 16 juillet.—Une dépêche spéciale de Rome annonce que le pape a communiqué aux puissances des conditions de paix qui, estime-t-il, seraient acceptables pour les Etats-Unis et l'Espagne. Ces conditions seraient les suivantes :

Annexion de Cuba et de Porto-Rico par les Etats-Unis et retour des Philippines à l'Espagne ; traité commercial accordant à l'Espagne les avantages exceptionnels dans ses colonies cédées.

A Bahia Honda.

Madrid, 25 juillet.—Une dépêche particulière de San Juan de Porto-Rico dit qu'une forte escadre Américaine s'est présentée devant Bahia Honda, mais que la tentative de débarquement des américains a été repoussée et qu'ils ont subi des pertes considérables.

Débarquement des troupes Américaines dans l'île de Porto-Rico.

St-Thomas, Indes occidentales néerlandaises, 25 juillet.—Les troupes américaines ont débarqué aujourd'hui dans l'île de Porto-Rico, à un point situé près de Ponce, sur la côte sud de l'île.

En Espagne.

Madrid, Espagne, 25 juillet, onze heures du soir.—On annonce que la tranquillité règne dans toute l'Espagne.

Le gouvernement colonial cubain, annonce-t-on également, confèrera avec les représentants de Maximo Gomez.

On croit que cette conférence aura peut-être pour résultat de décider les Cubains à éponser la cause de l'Espagne.

La Campagne et la Capitulation des Espagnols.

Santiago de Cuba, 25 juillet.—Ici tout est paisible. Les 7000 soldats Espagnols à Guantanamo ont aujourd'hui déposé les armes. Les 3350 de Palma Sorriano, de San Luis et de Lonaró s'étaient rendus hier au lieutenant Miles.

Aujourd'hui on leur a envoyé des trains de provisions. Les seuls qui

Advertisement for C. LAZARD & CO., LTD. Marchands de Vêtements Confectionnés, D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX. Located at 101 rue Canal and North Peters.

Advertisement for CONSTIPATION treatment. Includes text: "Contre la CONSTIPATION... Purgatives, Dépuratives, Antiseptiques...".

On n'a pas encore déposé les armes. On a aujourd'hui près de Pat in Bay 2,000 hommes de Baranco et 1,000 de Sagua. Ils ne se sont pas encore rendus finalement, mais ils sont dans le voisinage de Garcia.

Nous sommes aujourd'hui à Jiguanyey et y sommes arrivés sans avoir rencontré aucun Espagnol. Le général Shafter autorise un démenti formel du rapport que le général Garcia, ayant rencontré un corps d'Espagnols venant à Santiago pour se rendre, avait été défait par eux.

Le colonel Ezra H. Ewers, du 9me d'infanterie, commandant au nom du général Shafter, recevra la soumission officielle de Guantanamo. Hier, le général Shafter a rendu la liberté à quarante Cubains confinés dans la prison locale pour des raisons politiques.

Certainement quelques-uns avaient été enfermés sans charges d'aucune sorte, d'autres sous des prétextes futiles, les derniers, enfin, seulement à cause de leurs sympathies pour les insurgés.

La prison est encore remplie de beaucoup d'individus dont les seuls crimes et les sentences ne sont pas connus, ni constatés jusqu'ici. Une enquête générale a été ordonnée immédiatement.

Des journaux américains contenant certains articles qui paraissent exposer faussement des faits relatifs à la conduite de la campagne, et les termes de la capitulation sont arrivés.

Le général Miles était simplement un visiteur et un conseiller. En sa capacité officielle, il n'avait rien à faire dans le régime des conditions de la capitulation.

Tout le crédit revient au général Shafter qui, le 10 juillet dernier, a reçu de Washington la dépêche suivante : General Shafter, à Siboney : Le secrétaire de la guerre m'annonce que vous informez le général Miles est parti hier soir à dix heures 40, pour Santiago, mais avec des instructions qui ne vous atteignent en rien comme commandant des troupes des Etats-Unis en campagne devant Santiago aussi longtemps que vous pourrez remplir vos devoirs.

Signé : CORBIN, Adjudant Général.

Les efforts des autorités du département de la guerre tendent, maintenant, dit-on, à assurer l'armée du général Shafter d'approvisionnement de vivres nutritifs. Un repos accordé aux soldats. On s'efforce soigneusement à les rendre les meilleurs conditionnés possibles. Les membres du corps médical procèdent actuellement à un examen minutieux des hommes afin de suggérer au département de la guerre les meilleures méthodes pour guérir les malades et empêcher la propagation des maladies.

On ne croit pas au départ de la guerre que des forces brèves soient nécessaires à Santiago après le départ des premiers Espagnols, mais les auto attendent d'autres développements avant de prendre une décision définitive à l'armée du général Shafter.

Perle d'un yacht. Put in Bay, 25 juillet.—Le yacht Clipper, de Toledo, autrefois de Cleveland, a sombré dans un ouragan.

Suite à la 7me page.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES DRAMES DE LA VIE

UNE Haine de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT.

PAR EMILE BICHEBOURG.

DEUXIÈME PARTIE.

La famille Barnett.

II UNE MALHEUREUSE.

Suite.

Silencieuse, elle s'inclina profondément devant Valentine ;

puis, s'étant redressée : —Madame, dit-elle d'une voix qui tremblait malgré elle, je vous prie de vouloir bien agréer mes respectueux hommages et de m'excuser de ne m'être pas trouvée ici hier à votre arrivée.

—Nous avons été peinés d'apprendre votre indisposition, répondit la jeune femme. J'espère, ajouta-t-elle avec une légère nuance d'ironie, que vous ne souffrez plus de ce vilain mal de tête ?

—Oui, madame, il s'est dissipé.

Toujours en face l'une de l'autre, la jeune femme et la jeune fille se regardaient, pendant que M. Barnett souriait d'un air satisfait.

—Oui, elle est belle, très belle, pensait Eléna ; mais elle m'est souverainement antipathique.

—Elle a une jolie tête de créole, cette fille du Chili, pensait Valentine ; mais il y a de la dureté dans l'expression de sa physionomie et dans celle de son regard quelque chose que je ne puis définir ; elle doit être fautive et ne m'inspire aucune sympathie.

Et plongeant son regard dans les yeux noirs de la jeune fille, elle cherchait à lire jusqu'au fond de sa pensée. Mais en vain, Eléna était impénétrable.

—Mademoiselle Eléna, reprit Valentine avec une douceur affectée, si cela ne dépend que de

moi, nous serons deux amies. —Ce sera un grand bonheur pour moi, madame, et je m'efforcerais de mériter vos bonnes grâces.

—Alors, je vois que nous pourrions parfaitement nous entendre. —Bravo, bravo ! s'écria M. Barnett avec enthousiasme. Les deux frères restaient silencieux ; mais du regard, ils dévorèrent leur trop jeune belle-mère.

—La défunte Mme Barnett m'aimait, pensait Eléna ; dans celle-ci j'aurais une ennemie.

—J'aurais constamment à me méfier de cette fille. Le maître d'hôtel vint annoncer que le déjeuner était servi. On passa dans la salle à manger et on se mit à table.

M. Barnett et Valentine durent faire à peu près tous les frais de la conversation. Eléna ayant dans la tête un fourmillement de pensées plus ou moins sombres, était devenue maussade.

—Est-ce que le mal de tête vous reprend ? lui demanda la jeune femme. —Mais non, madame. —Il me semble que vous êtes triste.

—Ne faites pas attention ma chère Valentine, dit M. Barnett, il arrive assez souvent à Eléna d'être ainsi. Et, répétant les paroles prononcées autrefois par la défunte,

il ajouta : —C'est l'âge qui vent cela, vous comprenez ? Clignant de l'œil en regardant sa femme, il se mit à rire.

Eléna ne savait rien encore absolument rien du passé de Valentine ; elle ignorait, par conséquent, que Mlle Mersen avait été, comme elle, une jeune fille possédant pour toute fortune que sa jeunesse, son intelligence et sa beauté. Elle pouvait se demander, et cela avec étonnement, pourquoi cette jeune et belle Française avait épousé un Américain, veuf, âgé de quarante quatre ans, ayant deux grands fils, et s'était condamné ainsi à quitter Paris, la première ville du monde, où elle devait être l'objet de toutes les admirations, de toutes les adorations, pour venir vivre à New York.

Assurément, Mlle Mersen, n'avait pu consentir à devenir la femme de M. Barnett qu'à cause de sa grande fortune, ainsi qu'elle-même, Eléna, l'aurait voulu.

Car, avec raison, la créole ne pouvait admettre que Valentine se fût mariée par amour.

Alors la belle Française avait donc aussi la passion du luxe, de cupidités convoitises, une âme vénale ?

Et comme on est trop souvent disposé à juger des autres d'après soi-même, Eléna voyait dans Valentine tous ses défauts,

à elle, toutes ses pensées mauvaises, ne lui faisait grâce d'aucun de ses vices.

Quoiqu'elle ne se fit aucune illusion sur sa valeur morale, elle en venait cependant à se dire : —Qui sait ! peut-être vaut-elle encore moins que moi !

Tout naturellement, en suivant le cours de ses réflexions, la perverse créole pensa que la Parisienne n'était pas arrivée à son âge sans avoir eu au moins une petite aventure d'amour. Elle était à ce point dépravée que, déjà, elle flairait le secret de la jeune femme.

Et elle éprouvait une indécente satisfaction en se disant que son protecteur n'avait pas épousé une vertu. Et un mauvais sourire venait sur ses lèvres.

—Si elle a quelque chose à cacher, je le saurai, pensait-elle, et si elle a un secret, je le découvrirai !

Valentine se promettait de se défer de la créole ; celle-ci allait être l'espionne de la jeune femme.

IV L'ENFANT D'UN AUTRE. M. Barnett ne pouvait pas faire comme l'avare qui cache son trésor à tous les yeux et s'enferme avec lui pour en être le plus sûr gardien. Déjà, dans le monde où il était plus particulièrement connu, on

avait appris son retour à New York ; l'acrosité était vivement excitée au sujet de la nouvelle Mme Barreuet ; on avait hâte de voir cette Française de Paris, jeune et très belle, disait-on.

Pendant une dizaine de jours, dans l'après-midi, les deux époux sortirent en voiture et purent faire ainsi un certain nombre de visites.

Puis ce fut à l'hôtel Barreuet le défilé ininterrompu des visiteurs et des visiteuses. Durant plus d'un mois la jeune femme n'eut presque pas un instant à elle ; du reste, son mari l'en avait prévenue.

Des soirées, des dîners furent donnés en l'honneur de la belle Française, — c'est ainsi qu'on l'appela. — Très recherchée, très désirée, elle ne pouvait répondre à toutes les invitations.

Partout sa grâce et sa beauté faisaient sensation, et quand elle entra dans un salon au bras du banquier, qui avait stéréotypé sur les lèvres un sourire d'homme heureux, elle était saluée par un long sursourcil d'admiration.

On s'étonnait que, malgré sa grande fortune, la belle Française eût épousé le banquier-armateur. Si celui-ci était fort épris de sa jeune femme, on se refusait à croire qu'il lui eût inspiré un amour répondant au sien. Et, cependant, elle avait l'air d'aimer beaucoup son mari et même paraissait fière de se montrer à

son bras. Parmi ses admirateurs, avait des adorateurs ; ils je saisient M. Barreuet, qui paraissait une femme aussi charmante, et n'auraient pas demandé mieux que de tromber la queue de son bonheur conjugal.

Mais, par son attitude, par sa dignité et son extrême réserve, Valentine savait tenir distance les plus enthousiasmés. D'une tenue parfaite, défilant toute tiquette, ne donnant aucune à la médiancée, elle s'acquiesçait de sa réputation de femme vertueuse attachée à ses devoirs, épouse et absolument inattaquable. Elle avait voulu qu'il soit ainsi, sachant bien qu'elle était le meilleur moyen de M. Barreuet sur sa domination.

En effet, le banquier trop parfait tout ce qu'elle dit ne voyait plus que par ses yeux elle était son idole, il était esclave.

En Amérique, la jeune fille était ce que la jeune fille est à Paris, une très habile médiancée, indomptable de volonté, se révoltant de ce qu'elle n'avait point pour ses laideurs morales.

Elle n'aimait pas plus son qu'elle n'avait aimé Jacqu Valmont ; chez elle le cœur était pas ou plutôt ne lui avait aucune impression, restait à toute émotion. Elle n'était susceptible de passions éte